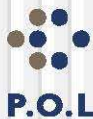


Santiago H. Amigorena

Le Premier Amour



Extrait de la publication

Le Premier Amour

DU MÊME AUTEUR

UNE ENFANCE LACONIQUE, P.O.L, 1998

UNE JEUNESSE APHONE, P.O.L, 2000

UNE ADOLESCENCE TACITURNE, P.O.L, 2002

Santiago H. Amigorena

Le Premier Amour

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2004
ISBN : 2-84682-027-9
www.pol-editeur.fr

à Julie

*« Le voilà de nouveau ce beau-
yo-laid apocryphe, démolisseur inné
d'anses de porcelaine ! Le voilà venu
conter ses mésaventures amoureuses !
Toujours prêt à nous tromper, le voilà qui
nous ment qu'il a aimé, qu'il a aimé du
premier amour véritablement littéraire !
Il nous dit qu'il lui écrivait ! Qu'il lui
écrivait vraiment ! Sur les mains, sur les
pieds, et même sur du papier !*

*Mais laissons-le dire, désormais et
à jamais nous sommes prévenus : ses
dires sont à maudire, ses mots de vagues
échos, ses phrases de fausses extases.
Laissons-le, laissons-le s'empêtrer dans
son langage futile, dans ses tourments
bilingues, dans ses "je" inutiles. Car lors-
qu'il se sera définitivement perdu ; –
peut-être est-ce nous, qui n'aurons plus
rien à perdre. »*

I

L'histoire d'amour que vous allez lire a duré presque un an. Elle a provoqué ensuite cinq années de douleurs aiguës autres que dentaires. Une des particularités de cet amour adolescent, vécu à la fin des années soixante-dix, a été de se trouver, du fait même que j'en fus le héros et la victime – moi, Santiago H. Amigorena, l'illustre crapaud graphomane – entortillé dans d'innombrables écrits. Philippine, ou plutôt *Filippine*, car j'ai toujours écrit son nom comme ça, *Filippine*, la femme qui fut mon premier amour, acceptait avec un innocent bonheur (et au-delà peut-être des limites qui pour certains circonscrivent la perversion) que je ne parlasse pas et que j'écrivisse constamment. Un de mes jeux préférés, avant que la séparation ne me condamne à écrire de nouveau dans l'infini du désespoir et de la solitude,

était d'écrire sous son regard. Un de nos jeux préférés, devrais-je plutôt écrire. Et ce n'était pas le seul.

rue du Regard, septembre 1980

J'essaie encore de te trouver quelques mots. Je parie sur leur différence. Je feins de croire que les mots que je t'écris n'ont de mot que le nom. Je feins de croire, et je me trompe, et j'ai raison, que t'écrivant, c'est-à-dire écrivant sans raison, écrivant à ta petite absence que même le téléphone pourrait combler, t'écrivant alors que je sais que tu m'aimes, que je sais que tu vas rentrer, je ne fais que jouer à me souvenir. Que jouer à me souvenir hors de l'impératif de la mémoire. J'écris sans que le passé me le demande. J'écris dans l'esquisse, dans l'esquive, dans l'exquis d'un présent. J'écris à être là, et là. J'ubiquë. Comme une langue déliée. Je t'aime ici, et là-bas. Je t'aime ici où je suis seul, et là-bas, où tu es seule aussi. Je ne fais qu'être deux : moi, et nous. J'écris dans le goût de tes lèvres. Loin de l'odeur de l'encre, j'écris dans le goût de tes lèvres – sans dire quelles lèvres, délicieusement. Je mélange. Pour une fois, la parole, mêlée à la salive, malaxée par la langue et les dents, se sculpte dans la bouche : je savoure ce que je dis. Je suis la courbe de ton sein gauche. Je

m'arrête. Je profite : je suis la courbe de ton sein gauche et je la (pour)suis en même temps. Je reprends. Je suis la courbe de ton sein gauche du bout de mes cils. Et j'avance. Je m'épanche dans tes reins en minuscules gouttelettes sombres. Je te fais la raison de mon absurdité. Je te fais le sens de mon extravagance. Je te fais la mesure de mes excès. Je te fais la lumière incandescente de l'astuce de ton corps. Je te voile et te dévoile tour à tour. A-letheia! Je joue dans des divisions perdues. Le goût de musc, le goût de camphre. Le goût rare de ta gorge et âcre de ton ventre. J'écris et tu m'appartiens sous toutes tes coutures. J'écris et tu es ma langue et l'ombre de mon silence. Et pourtant, j'écris et je supporte à peine ta petite absence. Ton insupportable petite absence qui – j'entends la clef tourner, la porte s'ouvrir – va laisser place à ton insupportable et immense présence. Tes pas dans le couloir et tu entres dans la chambre. Comme tu me l'avais promis, tu es rentrée tôt. Tu es rentrée à l'heure dite. Courbé sur la feuille, je te tourne le dos. Tu n'as pas encore enlevé ton manteau. J'hésite à faire semblant d'être intéressé par ce que j'écris, à faire semblant de ne pas seulement t'attendre sur cette page qui fut blanche. Et puis, je lève les yeux. Tu me regardes écrire et je laisse ma main poursuivre seule,

traçant des mots que je ne vois pas. Et tu souris. Et les mots quittent la ligne pour déraper hors du cahier. Je connais ce regard. Tu me demandes d'un presque rien de poser le stylo et de sauter sur toi. Je vais le faire. Je te regarde encore un peu en écrivant. Pour que tu regarde et Tes lèvres s'assombrissent. Tu es tout. Belle et laide. Belle et belle. Je te regarde sans plus tenir. Je vais poser mon stylo. Je teregar

Après l'amour, je me suis traîné vers le cahier abandonné loin de ton corps. J'ai attrapé le stylo éteint pour t'écrire une dernière phrase, pour t'écrire encore :

Ton regard...

Je voudrais mourir pour moins que ça.

Non-non-non-non-non-non. Dans l'ordre. Commençons par le milieu. *On ne commence jamais que par le milieu.* J'avais dix-sept ans. Voilà qui est dit. J'avais dix-sept ans et l'histoire a duré presque un an. Un an qui, par un étrange hasard, commença en septembre 1979 et se termina en septembre 1981. Cette nouvelle année rouge et noire devait marquer la fin du troisième tiers de mon existence et le début de son quatrième quart. Elle devait confirmer, sans failles, la théorie des

six : premier exil à six ans, second exil à douze ans, premier amour à dix-huit. Fin de la première défaite à vingt-quatre. Oui, le constat est triste comme la chair : si le premier amour dura une année – fût-elle étrangement étendue –, la première défaite en dura cinq.

Non. C'est toujours pas ça. C'est pas ça du tout. C'est pas de *ça* qu'il s'agit.

L'histoire commence au lycée, en ce mois qui est, selon saint Isidore, le premier de l'année, c'est-à-dire au mois de mars. Son nom vient du fait que c'est alors que les femelles se sentent attirées par les mâles et désirent s'apparier. Pourquoi mon regard avait-il omis de te caresser depuis la rentrée ? En septembre, j'étais venu au lycée Fénelon combler un déficit masculin. Ancien lycée de filles, le lycée Fénelon inaugurait difficilement sa nouvelle mixité et recrutait ses futurs reclus parmi le rebut d'autres lycées. Le lundi 3 septembre, le jour de la rentrée, je me souviens, seul, en dehors de la mémoire commune qui habitera à jamais cette année joyeuse et bavarde à partir de ce jour incertain du mois de mars où je te vis réellement, d'avoir été convoqué avant la première heure de cours dans le bureau de Mme *la* proviseur. Elle passa sa main dans mes longs cheveux brûlés par le soleil patinote comme si je fusse âgé de cinq ans et me dit d'un ton de gentille réprimande : « Faudra couper tout ça. Mes filles aiment mieux les cheveux courts. » Si ses dires étaient vrais, Dieu me bénisse de ne les avoir pas coupés : qu'en eût-il été de moi si j'avais, cette année-là, été davantage aimé ? Mais sans doute elle avait tort. Car cette année-

là, je fus aimé pleinement, absolument, à l'extrême limite du maximum qu'un être humain puisse être aimé. Lorsque je poussai la porte de la salle de classe, encore sous le coup de cet étrange entretien – comme vous le savez sûrement, ô Frigidaires éclairés, en 1979, dans un lycée public français, il était pour le moins surprenant que quelqu'un osât demander à un élève qui entrait en terminale de se couper les cheveux –, je compris mon bonheur et mon futur malheur : dans la salle, assises sagement, il y avait Béatrice, Catherine, Christine, Isabelle, Anne, Marie, Clémence, Jeanne, Martine, Hélène, Ève, Aude, Agnès, Véronique, Agathe, Léa, Justine, Irène, Emma, Valérie, Estelle, Diane, Sylvie, Nadège, Émilie, Claire, Natacha, Juliette, Nathalie, Nathalie, Madeleine, Élodie et toi. Et Christophe. Oui, il y avait trente-cinq élèves et nous étions deux garçons. Je vous laisse faire le compte : soixante-six jambes, soixante-six seins, trente-trois tendres sourires, quatorze regards joueurs et inconstants. Plus tard, je vous donnerai à lire quelque extrait du *Traité du Narcisse (ou de l'amour de Moi)* que je commençai à rédiger au mois d'avril après que Christine eut fait sa tentative de suicide et que Catherine fut devenue lesbienne. Mais pour l'instant, restons-en à ces premières impressions, à cette douceur suprême que j'éprouvais devant cette vision céleste, moi qui n'ai jamais aimé au lycée qu'en nombre, qu'en diffuse profusion. C'est vrai, dans le nombre, je ne t'ai pas vue. Debout et frappé de stupeur à l'entrée de la salle, mon regard ne distinguait, parmi les innombrables regards – le nombre de personnes

était fixe, les regards infinis –, que celui, déçu et soulagé à la fois, de Christophe, le seul autre garçon de la classe, et celui, furieux et amoureux comme si elle eût été elle aussi âgée de dix-sept ans, de l'épouvantable vieille carne qu'on nous proposait d'accepter en tant que professeur d'anglais et qui, si ma mémoire est bonne, se nommait Mme Malaurein. Christophe dura une semaine. Le lundi qui suivit la rentrée, il était absent – définitivement absent. Vu les conclusions terribles qu'on eût pu tirer de sa mort, il n'en fut dit mot. Et je ne sais si moi-même à ce moment-là, seul reliquat mâle dans la féminine classe, je songeai statistiquement à ce que représentait sa disparition (si 50 % des hommes avaient péri en quelques jours, quelle probabilité y avait-il que les 50 % restants – c'est-à-dire moi – demeuraient en vie une année entière?). Non, sans doute je ne songeai pas, sans doute me suis-je dit plus simplement qu'il était mort de joie, qu'il avait dépassé dans l'extase que la première semaine de terminale lui avait procurée. Car bien qu'il fût laid comme un poux, car bien qu'il fût laid comme j'étais beau, il dut se dire que mon corps seul ne pourrait contenter les trente-trois corps qui s'offraient à nous. Il avait tort. Il avait raison. Car tout ce babillage que j'aligne ici prétentivement, tout cet habillage sensuel, ne peut cacher la seule certitude qui demeure en dehors de mon esprit perturbé par sa prétention : de septembre 1979 à mars 1980 je ne connus aucune fille du lycée Fénelon. Elles m'aimaient sans exception et je les craignais toutes; et je prenais soin de mon appréhension et de

leurs amours de mon mieux : c'est-à-dire sans me laisser aller à l'une et sans en satisfaire aucun.

*rue du Regard, un des premiers soirs
où nous avons joué à ce jeu-là*

Je suis assis au bureau, tu es debout derrière moi. Tu viens de te lever du lit. Tu es nue et je sens le sens de tes seins qui pointe à mes épaules. Non, ne parle pas. Je sais ce que tu vas dire : pourquoi écrire exactement ce qui est en train de se passer. Tu lis encore. Et tu ne parles plus. Tu souris de ma faculté de te voir sans quitter des yeux le cahier. Tes seins jouent sur ma nuque. (Arrête, j'écris.) Tu tournes autour de moi. Ton sein droit accoste mes lèvres. (D'accord. Ma langue peut jouer avec lui.) Tu jettes un regard au cahier. Tu souris. Oui, je peux t'embrasser et écrire, remuer ma langue alerte sur ton téton agile et agiter cette autre langue inerte sur la feuille inutile. Quoi? Si je peux faire plus que ça? Je ne sais pas. Arrête de sourire comme ça. Ton sein gauche parvient à ma bouche entrouverte. (Bien sûr qu'un autre gros stylo tient tout seul un peu plus bas. T'es grossière parfois!) Ton sein gauche. Puis de nouveau le droit. L'un et l'autre passent à portée de ma langue. Je les

(Je sais! Mais comment tu veux que je continue d'écrire si je ne vois plus rien? D'accord, je continue.)

Tu te mets à gen!... oux. Tu te relèves et tu regardes le cahier. Oui, j'ai sursauté. Ça compte pas ce que tu fais là. (Si? Quoi? Tu veux que je continue d'écrire? Quoi que tu fasses? D'accord, je veux bien essayer.) Tu te mets. À gen. Oux. Je ne te. Re. Garde. Pas. Tu me. Et ta. Bouche. Va. Et vi. Et vient. Je ne te. Je. Ne. Je. Va et. Oui. Non. Je n'ai. Rien. Rien. Dit. Tu te relèves. Je respire. Tu te mets sur moi. Ta main sur ma. Que tu mets dans toi. Calmement. Et tu lis encore. (Non, je n'y arriverai pas!) Tu vas et tu. Viens. Je dis. Rien. Respi. Iration. Respi. Iration. Respi. Iration. Oui je t'a. Tends.

Comme disait le fils de Diogène et Hypatia, célèbre auteur de Contre l'Œdème, de Sur les blessures qu'on reçoit en dormant et De l'Œuf, il est dommage que certains écrivains abandonnent la ponctuation; et si j'écris quant à moi cette prose simple – et eussé-je été poète j'aurais écrit de simples vers – c'est qu'il m'est et qu'il m'a toujours-déjà-été impossible de penser en delà et au-deçà des limites du langage. Il nous faut écrire selon les contraintes les plus anciennes car tout ce qui est personnel se pétrifie.

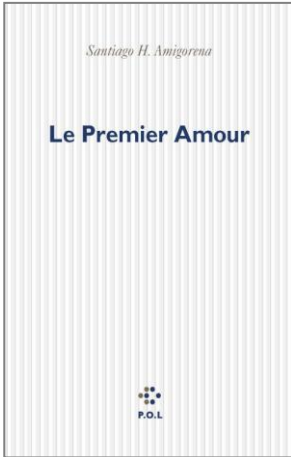
Tu lis encore. Rigole pas. Je sais, j'écris n'importe quoi. Je t'attends comme je peux. Tu rigoles plus. Va et. Viens. Va et. Va. Va et

*Voilà. On s'est effondrés. Passé composé.
Je n'ai pas pu écrire au-delà.*

Non. Non, non et non. Ce n'est toujours pas ça. C'est trop facile de vous livrer comme ça ces textes écrits à l'âge impur de dix-sept ans. C'est vrai, Philippine promenait la nudité parfaite de ses dix-sept ans comme une invitation constante à un festin cannibale. C'est vrai, Philippine aimait énormément que je tortille des mots autour de notre amour. Mais ça ne suffit pas. Je recommence encore une fois.

L'histoire que vous allez lire prit place et temps à Paris à la fin des années soixante-dix. Ou au début des années quatre-vingt. L'essentiel et le superflu se déroulèrent entre trois lieux précis : le 3, rue du Sommerard, le lycée Fénelon et le 22, rue du Regard. Non. C'est faux. Ces lieux n'ont jamais été précis et ils n'ont jamais été trois. Il faudrait, dans un premier temps, ajouter au moins la Pâtisserie viennoise de la rue de l'École-de-Médecine, la fontaine de Médicis du Jardin du Luxembourg et le jardin du musée Rodin. Et la Mosquée rue Geoffroy-Saint-Hilaire et les quais de l'île Saint-Louis. Et la petite place Fürstenberg. Puis, dans un deuxième temps, on pourrait ajouter la plage de Psiliamos à Patmos, la place du

Achévé d'imprimer en juin 200
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1868
N° d'imprimeur : 04XX
Dépôt légal : août 2004
Imprimé en France



Santiago H. Amigorena
Le Premier Amour

Cette édition électronique du livre
Le Premier Amour de SANTIAGO H. AMIGORENA
a été réalisée le 17 janvier 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en juin 2004
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782846820271)
Code Sodis : N45222 - ISBN : 9782818007426
Numéro d'édition : 2838